

Rien n'a autant pesé dans mon existence que le meurtre, unique, que j'ai commis : son souvenir ne m'a pas concédé une journée qui ne fût marquée par le regret. Je n'ai jamais encouru le moindre châtement, car il s'est déroulé dans des circonstances exceptionnelles. De fait, il m'eût été impossible d'agir autrement et nul ne fut au courant. Cet homicide n'était qu'un hasard de la guerre civile russe et, dans la masse des catastrophes de ces temps, il ne représentait qu'un épisode insignifiant. D'autant que, lors des quelques minutes, des quelques secondes qui le précédèrent, l'issue de la situation qui était la mienne n'intéressait que deux personnes : moi et un autre être humain, qui m'était totalement inconnu. Ensuite, je me suis retrouvé seul. Personne d'autre n'était présent, personne d'autre n'avait été mêlé à l'action.

Je ne pourrais dire comment cela commença. Je vivais dans un état de semi-hébétude, comme tous les combattants qui n'ont qu'une vague idée de la condition qui est la leur. C'était l'été dans le sud de la Russie. Depuis quatre jours et quatre nuits, sans répit, les armées tiraillaient et livraient des batailles indécises,

puis s'évanouissaient dans le désordre. J'avais perdu la notion du temps, je ne savais pas où je me trouvais. Les seules sensations dont j'ai gardé le souvenir sont celles que j'aurais pu parfaitement ressentir en d'autres circonstances : la faim, la soif et l'épuisement. Je n'avais pas dormi depuis plus de quarante-huit heures. La chaleur était accablante et une odeur de fumée flottait dans l'air ; nous sortions d'une forêt dont un pan était en feu ; une ombre immense, frangée de jaune, rampait parmi les arbres, pénétrait là où le soleil n'avait jamais pénétré. Épuisé, je n'envisageais pas de bonheur plus grand que de pouvoir m'arrêter, me coucher sur l'herbe roussie et m'endormir dans l'instant en oubliant le monde. Mais il n'en était pas question, j'allais à travers un brouillard étouffant ; régulièrement j'avalais ma salive et frottai mes yeux incendiés par l'insomnie et la chaleur. Je me rappelle que mon unité traversait un petit bois, et que j'en avais profité pour m'adosser subrepticement à un arbre, pour m'endormir debout, me semble-t-il, bercé par le crépitement d'une fusillade devenue familière depuis belle lurette. Quand je rouvris les yeux, il n'y avait plus personne. Je sortis de sous le couvert et débouchai sur une route que je suivis dans la direction que je supposais prise par mes camarades. L'instant d'après, j'étais dépassé par un cosaque, monté sur un vaillant cheval bai, qui m'adressa un signe de la main et me cria des paroles incompréhensibles. Je continuai à marcher et tombai sur une jument noire, squelettique, dont le propriétaire avait dû se faire tuer. Elle portait sa bride et une selle cosaque ; elle broutait et sa longue queue peu fournie battait sans relâche ses flancs. Dès que j'eus sauté en selle, elle partit à bonne allure.

Je suivais une route déserte et sinueuse, longuais de temps à autre un boqueteau qui dissimulait le prochain

tournant. Le soleil était haut, l'air vibrait. Bien que ma monture trottât allègrement, j'avais l'impression de me mouvoir dans la torpeur universelle. J'avais affreusement sommeil et ce besoin de dormir baignait l'univers dans un engourdissement trompeur. Les combats avaient cessé ; nulle part je n'apercevais âme qui vive. Brusquement, en prenant un virage qui faisait un angle presque droit, ma jument s'effondra en pleine course. La fatigue avait fermé mes yeux et je glissai dans le noir, sans me blesser car j'avais eu le temps de dégager les étriers. Une balle avait atteint l'oreille droite et traversé le crâne de l'animal. Je me relevai, me retournai et aperçus un cavalier qui se rapprochait, au galop – lent et lourd, me semblait-il – d'un immense cheval blanc. J'avais oublié mon fusil, probablement à côté de l'arbre contre lequel je m'étais assoupi. Mais il me restait mon revolver ; je l'extirpai de son étui neuf trop étroit. J'écoutai, l'arme à la main, et je perçus nettement le crépitement des sabots sur le sol fissuré de chaleur, la respiration oppressée de l'étalon et un bruit de sonnailles – on eût dit un tintement d'anneaux très léger. Et je vis son cavalier abandonner ses rênes pour épauler un fusil qu'il avait jusque-là gardé sur ses genoux. J'ai tiré. Un soubresaut : il glissa de sa selle et tomba lentement sur le sol.

Je demeurai figé à côté du cadavre de ma monture. J'étais toujours écrasé de sommeil et ma sensation d'épuisement ne se dissipait pas. J'eus à peine le temps de penser que je ne savais ni quel sort m'attendait ni s'il me restait longtemps à vivre : un besoin irrésistible de voir celui que j'avais tué me fit me mouvoir. Aucun espace ne m'a jamais paru aussi difficile à franchir que les cinquante ou soixante mètres qui m'en séparaient ; j'avançais un pied, lentement, devant l'autre, sur la terre brûlante et craquelée. Enfin je touchai au but. L'in-

connu paraissait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans ; sa coiffe était tombée et sa tête blonde, penchée sur le côté, reposait dans la poussière : il était plutôt beau. Je me penchai, et compris qu'il mourait : des bulles rosâtres éclataient à la commissure de ses lèvres. Il ouvrit des yeux éteints, les referma. Je me tenais au-dessus de lui, je le dévisageais, et mes doigts s'engourdissaient sur un revolver inutile. Une bouffée d'air chaud m'apporta l'écho à peine perceptible d'une cavalcade. Des dangers me guettaient. L'étalon blanc, dont le garrot et le dos étaient à peine marqués de sueur, se tenait à quelques mètres, les oreilles en éveil : un animal plein de fougue et de force.

Quand j'ai quitté la Russie, je l'ai cédé à un Allemand qui s'y était fixé et qui me donna en échange des vivres en abondance ainsi qu'une forte somme en billets de banque périmés. Le revolver avec lequel j'avais tiré – un splendide parabellum –, je l'ai jeté à la mer ; de l'aventure il ne m'est rien resté, sinon un souvenir lourd qui m'a poursuivi partout où le destin m'a mené. Cependant, il s'est dilué dans le temps ; il a fini par perdre sa saveur primitive, celle d'un regret cuisant devant l'irréparable. Mais je ne suis jamais parvenu à oublier. Maintes fois – été comme hiver, au bord de la mer comme au milieu des terres –, il m'est arrivé de fermer les yeux sans songer à rien et, brusquement, du fond de ma mémoire, réapparaissait la journée torride en Russie du Sud et, dans toute son intensité, cet instant de ma vie. Je voyais à nouveau l'ombre immense, d'un gris rosé, portée par l'incendie, qui cédait lentement la place à l'éclat des branches crépitantes ; je ressentais l'infinie lassitude et le besoin incoercible de dormir, l'éclat impitoyable du soleil, la chaleur qui faisait vibrer l'air, et le poids, dans ma main droite, du revolver dont la

crosse rugueuse paraissait s'être à jamais gravée dans ma paume ; je distinguais le cran de mire noir qui vacillait légèrement devant mon œil droit, la tête blonde couchée sur la route grise de poussière et le visage transfiguré par l'approche de la mort, de cette mort que j'avais invoquée une seconde auparavant et qui s'était manifestée.

J'avais seize ans : ce meurtre marqua mon entrée dans la vie d'homme. Il a peut-être irrigué tout ce que j'ai connu et éprouvé par la suite. Quoi qu'il en soit, il s'est dressé devant moi, accompagné de son cortège d'incidences, bien des années plus tard, à Paris, et d'une façon singulièrement précise, lorsque je découvris le recueil d'un auteur anglais dont je n'avais jamais entendu parler : *I'll come tomorrow*<sup>1</sup> reprenait le titre de la première des trois nouvelles qui le composaient. Admirablement écrit, sur un tempo balancé et toujours juste, il exposait d'une façon très personnelle et sous un angle inattendu la marche des événements décrits. « Je viendrai demain » et « Les poissons rouges » – ne provoquèrent que les réactions normales de n'importe quel lecteur. « Je viendrai demain » racontait, sur le mode ironique, l'histoire d'une femme infidèle, l'échec de ses mensonges et les malentendus qui s'ensuivaient. « Poissons rouges », se déroulait à New York, et se ramenait, d'une certaine manière, à un dialogue entre un homme et une femme rythmé par un thème musical, tandis que des poissons rouges, oubliés sur un radiateur, sautaient hors de l'eau trop chaude et se débattaient avant de crever. Les deux protagonistes ne s'apercevaient de rien, elle trop absorbée à jouer et lui à écouter. L'originalité procédait de ce que le thème musical correspondait, en

1. *Je viendrai demain.*

fait, au commentaire de la progression sentimentale à laquelle participaient, malgré eux, les poissons rouges qui se débattaient sur le tapis.

Par contre, la troisième, « Aventure dans la steppe », me frappa de stupeur. Une citation d'Edgar Poe lui servait d'épigraphe : *Beneath me lay my corpse, with the arrow in my temple*<sup>1</sup> ; cela aurait suffi à éveiller mon attention. Pourtant, il m'est impossible de décrire ce que j'éprouvai au fur et à mesure que progressait ma lecture. Le récit retraçait un épisode d'une guerre, sans aucune référence au pays concerné ni à la nationalité des participants, bien que le titre suggérât la Russie. Il commençait ainsi :

« La meilleure monture que j'aie jamais possédée était un demi-sang à la robe blanche, de très haute taille, au trot exceptionnellement ample et délié. L'animal était remarquable, on l'aurait pris pour l'un des chevaux de l'Apocalypse. La similitude était d'autant plus saisissante que c'est sur cet étalon que je galopai vers ma propre mort sur une route craquelée de chaleur, au cours d'un des étés les plus torrides que j'aie connus. »

La suite était une évocation précise de ce que j'avais moi-même vécu en Russie, à l'époque lointaine de la guerre civile, et une description exacte de la chaleur intolérable qui accablait les journées au cours desquelles eurent lieu les combats les plus longs et les plus cruels du conflit. Arrivé aux dernières pages, j'avais du mal à respirer. J'avais reconnu ma jument noire et le

1. *Au-dessous de moi gisait mon corps, avec la flèche dans ma tempe* (« Les souvenirs de M. Auguste Bedloe », in *Histoires extraordinaires*, Edgar Poe, traduction française de Charles Baudelaire).

virage où elle s'était effondrée. Le héros du récit – mené à la première personne – pensait que le cavalier était pour le moins grièvement blessé : il avait tiré deux coups, et croyait que chacun avait fait mouche. Pourquoi, moi, n'avais-je entendu qu'une seule détonation ?

« Mais il n'était ni mort ni même, semble-t-il, blessé. Je m'en rendis compte à la façon dont il se releva dans la lumière éclatante du soleil ; je crus percevoir dans son poing l'éclat sombre d'un revolver. Il n'avait pas de fusil, de cela je suis certain. »

L'étalon blanc galopait toujours, lourdement, et se rapprochait de l'endroit où – comme l'écrivait l'auteur – se tenait, étrangement immobile, paralysé peut-être par la peur, l'homme au revolver. Le personnage maîtrisa l'impétuosité de son cheval, puis épaula. Soudain, sans avoir rien entendu, il ressentit une douleur atroce et impossible à localiser, cependant qu'un nuage incandescent lui obscurcissait la vue. Au bout d'un certain temps il reprit connaissance, un spasme qui dura quelques secondes au cours desquelles il entendit des pas qui se rapprochaient ; puis tout replongea dans le néant. Une durée infime, et tandis qu'il était quasi dans le coma, il sentit, sans se l'expliquer ni le comprendre, que quelqu'un se tenait au-dessus de lui.

« Je fis un effort surhumain pour ouvrir les yeux et apercevoir enfin ma mort. J'avais si souvent vu en rêve son visage de fer que je ne risquais pas de me tromper ; j'étais sûr de reconnaître les traits dont je n'ignorais aucun détail. Mais ce fut le visage inconnu d'un adolescent aux yeux lointains, qui m'apparurent ensommeillés, que je distinguai au-dessus de moi. Celui d'un gamin de

quatorze ou quinze ans, banal et laid, n'exprimant rien d'autre qu'une fatigue palpable. L'adolescent stationna quelques secondes au-dessus de moi, puis rangea le revolver dans son étui et s'éloigna. Quand je rouvris les yeux et tournai la tête dans un ultime effort, je le vis perché sur mon étalon. Je replongeai dans le coma et ne repris mes esprits qu'à l'hôpital, plusieurs jours après. La balle m'avait transpercé la poitrine un demi-centimètre au-dessus du cœur. Mon cheval d'Apocalypse ne m'avait pas conduit jusqu'à ma mort, qui pourtant ne devait pas être loin ; il a dû continuer sa course en changeant simplement de cavalier. Je donnerais cher pour savoir où, quand et comment ils ont rencontré la Camarde, et si son revolver fut de quelque utilité pour tirer sur l'ombre de la Gueuse. En fait, je ne pense pas qu'il ait été bon tireur ; il m'avait probablement atteint par hasard, mais je serai le dernier à le lui reprocher. D'autant que, à mon avis, il a dû trépasser depuis longtemps, afin que se désintègre dans la mémoire de l'ultime témoin la dernière apparition, montée sur son cheval blanc, de cette aventure dans la steppe. »

Je n'avais plus le moindre doute quant à l'identité de l'auteur : il s'agissait de l'inconnu au visage blême sur qui j'avais tiré. Expliquer par une série de coïncidences la concordance exacte de tous les faits – jusqu'à la description minutieuse des chevaux – me paraissait impossible. Je me penchai à nouveau sur la couverture. *It'll come tomorrow*, by Alexander Wolf. Ce pouvait être un pseudonyme. Peu importe : il me fallait absolument faire la connaissance de cet homme. J'étais surpris qu'il écrivît en anglais, mais il pouvait être russe, comme moi, et maîtriser suffisamment l'anglais pour se passer de traducteur.